LE PETIT ROMAN POLICIER Complet: 50 cs

LE SECRET DE LA NUIT

COLLECTION

Le secret de la nuit

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

UN CURIEUX ÉPISODE

C'était une belle nuit de septembre. Un peu fraîche, mais abondamment étoilée. Robert Lacelles gara sa petite voiture dans un bois, tous feux éteints et s'assura qu'elle était invisible de la grand'route, puis, satisfait, s'enfonça dans les taillis.

Il marcha durant une dizaine de minutes et ne s'arrêta qu'en vue d'une vieille muraille qu'il devina plutôt qu'il ne la distingua dans l'obscurité. C'était la clôture du parc entourant le château de Villeteuse, à une vingtaine de kilomètres de Paris.

Robert Lacelles alluma sa lampe électrique pour un bref instant et se repéra avec exactitude. Un sourire satisfait naquit sur son visage. A dix mètres sur la gauche, se trouvait l'endroit qu'il avait remarqué durant ses précédentes promenades et qui lui permettrait de passer très facilement à l'intérieur.

Moins d'une minute plus tard, il se trouvait dans le parc.

Le gentleman-cambrioleur connaissait le plan de la propriété sur le bout du doigt. Il avait déjà eu l'occasion de venir chez le baron de Villeteuse, en

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

invité, au début de juillet. C'était même à cette époque qu'il avait remarqué la précieuse collection d'ivoires anciens, dans une vitrine du salon et décidé de se l'approprier.

Le baron venait de partir pour la chasse, chez des amis, en Sologne. Il habitait d'ailleurs habituellement Paris, et cette résidence qu'il possédait par héritage, depuis deux ans — le château de Villeteuse — était souvent inoccupée.

Tout cela, Robert Lacelles ne l'ignorait pas. Il savait en outre qu'un ménage de gardiens habitait un pavillon près de l'entrée principale au grand portail, mais qu'il était extrêmement facile d'opérer sans attirer la moindre attention en passant par le fond de la propriété.

Il arriva près de l'imposante bâtisse et en fit le tour. Il avisa le grand sycomore qui s'élevait à peu de distance de l'un des côtés et dont une branche maîtresse s'allongeait fort commodément jusqu'au balcon d'une pièce, sise au premier étage.

Lacelles grimpa lestement le long du tronc. Son projet comportait cette escalade qui serait suivie d'un peu de gymnastique terminée par un bond lui permettant de reprendre pied sur cette fenêtre. Les volets n'étaient jamais fermés — il le savait également — et Lacelles avait emporté un diamant de vitrier pour couper les carreaux.

Lacelles s'apprêtait à ramper le long de la branche pour exécuter la deuxième partie de son programme, lorsqu'il s'immobilisa.

Là, au-dessous de lui, ou presque, deux hommes venaient de passer en conversant à mi-voix. Ils pénétrèrent dans le château par une porte latérale. Moins d'une minute plus tard, une fenêtre du rez-de-chaussée s'illumina. Lacelles n'eut que le temps de se rejeter dans le feuillage pour ne pas être pris dans la zone de clarté.

Il regarda et reconnut la pièce. C'était un petit salon. Les deux personnages s'y trouvaient.

Le gentleman-cambrioleur se demanda, durant

quelques instants, s'il n'avait pas été découvert et si tout ceci ne faisait pas partie d'un piège pour le prendre. Mais il eût tôt fait de réfléchir.

— La première conditions dans ce cas, serait de me laisser pénétrer dans le château pour me pincer en flagrant délit...

De sa place, il pouvait aisément observer les deux personnages. Lacelles remarqua tout de suite qu'ils étaient correctement vêtus et semblaient appartenir à une classe convenable de la société.

Il ne pouvait évidemment pas entendre les propos échangés, mais s'efforça de comprendre ce qu'ils étaient venus faire. Le baron de Villeteuse, peut-être?... Avec un ami?

Non. Lacelles ne reconnaissait personne de l'entourage du propriétaire du château. Les deux hommes étaient de taille sensiblement différente. L'un était grand et mince, l'autre possédait une forte carrure et s'avérait plus petit.

Ils avaient l'air de fort bonne humeur. Leurs visages reflétaient la gaieté et plusieurs fois même, le plus massif des deux éclata de rire en donnant une tape familière sur l'épaule de son compagnon.

Ce dernier tira sa montre, murmura quelque chose et l'autre approuva. Quelques instants s'écoulèrent. Les deux hommes étaient assis face à face. Le plus petit tira de sa poche un étui à cigarettes. Ils se mirent à fumer.

Puis celui qui avait offert les cigarettes se leva, marcha jusqu'à un petit bahut assez bas et l'ouvrit. Il en tira un carafon de cristal et plusieurs verres dont il n'en retint que deux.

Lacelles était perplexe. Il se demandait ce que signifiait tout cela. Cet inconnu allait et venait avec son ami, comme un familier de la maison et pourtant, le gentleman-cambrioleur qui se flattait de posséder une excellente mémoire visuelle, ne se rappelait aucunement avoir vu chez le baron, ces deux personnages.

Il avait l'impression qu'ils étaient là en fraude.

Mais alors, pourquoi pareille imprudence? Les lumières, par exemple... Ils pouvaient être surpris par le gardien s'il prenait fantaisie à celui-ci d'accomplir une ronde...

Ce n'était pas des « confrères ». Lacelles l'avait jugé depuis le début. Sa curiosité était piquée au vif.

Soudain, il tressaillit et allongea légèrement le cou. Avait-il bien vu? L'homme qui avait versé dans les deux verres une partie du contenu du carafon avait furtivement tiré de la poche de son gilet, en prenant soin de tourner le dos à son compagnon, une petite fiole qu'il vida d'un geste du poignet, dans la boisson de l'autre.

Maintenant Lacelles suivait la scène avec une extrême attention

Les deux hommes s'étaient levés et se tenaient près de la table où les verres avaient été posés. Ils prirent chacun le leur.

Ils trinquèrent. Et le vidèrent d'un trait. L'homme aux larges épaules eut une lueur dans le regard. Et là-haut, dans l'arbre, Roger Lacelle serra les poings.

Certes, tout cela n'était pas son affaire. Il ignorait totalement ce que pouvaient être ces deux individus. Peu devait lui importer ce qui arriverait à l'un ou à l'autre.

Cependant, le gentleman-cambrioleur avait une horreur instinctive de la traîtrise, et le piège tendu par l'hypocrite l'avait révolté. Du reste, il n'avait pas tardé à éprouver une hostilité de plus en plus grande pour le visage chafouin du plus petit des inconnus, tandis qu'au contraire, les traits de l'autre lui inspiraient de la sympathie. Sans doute parce qu'il avait un sourire ouvert.

Et maintenant, l'inévitable allait s'accomplir. Il s'accomplissait même. Lacelles vit l'homme drogué se laisser aller dans son fauteuil et se passer la main sur le front.

L'autre s'approcha et parla. Il cherchait visiblemet à rassurer son compagnon. Mais le narcotique

faisait son effet. Bientôt ce fut l'effondrement et la chute dans un lourd sommeil.

Lacelles comprit que l'homme dormait, car il voyait sa poitrine s'élever et s'abaisser sous l'effet d'une respiration profonde et rythmée. Il éprouva une sorte de soulagement.

— On ne l'a pas empoisonné... marmonna-t-il. J'aime mieux ça...

L'autre, maintenant, se hâtait de fouiller les poches de sa victime. Il en extraya un portefeuille dont il vérifia le contenu. Une enveloppe épaisse et pliée en deux surgit entre ses doigts. Il s'en empara. Un moment d'hésitation, puis il remit le portefeuille, ainsi allégé, dans le veston de l'homme endormi.

Une généreuse impulsion faisait bouillir Lacelles. Allait-il descendre de son arbre et surgir pour contrecarrer les projets du gredin?... Oui, mais après? Ce n'était guère prudent. Lacelles s'interrogea.

A ce moment, des pas se firent entendre au-dessous et instinctivement il s'immobilisa. Un nouveau venu avait surgi...

Il se glissa jusqu'à la fenêtre, regarda avec précaution dans la pièce. Lacelles ne voyait que sa tête, coiffée d'une vieille casquette rabattue sur les yeux.

L'homme fit un mouvement pour se baisser. Il ramassa une pincée de gravier et la jeta légèrement contre la vitre.

A l'intérieur, l'individu au torse épais eut un sursaut et lança un regard inquiet autour de lui. Il bondit vers l'interrupteur électrique et l'actionna. Tout fut plongé dans les ténèbres.

Un petit moment plus tard, Lacelles entendit un chuchotement. C'étaient les deux hommes qui s'étaient rejoints. Le premier avait quitté le petit salon et s'était glissé dehors à pas de loup.

— J'ai eu un moment de frousse... murmura-t-il.

— Alors... C'est fait?...

— Oui... Il dort... Je..

— Et les papiers?...

— Je les ai... Mais on verra après... Il faut se dé-

barrasser de lui maintenant... C'est le plus pressé...

— Oui, c'est juste... grommela l'homme à casquette.

— La voiture est à la petite porte de côté?

— Bien entendu... Vous n'imaginez pas que je suis arrivé par l'entrée principale!... Du reste, je pense que, vous deux...

— Oui. Le gardien ne saura jamais rien... Mais allons-y maintenant.

— Une minute... J'ai réfléchi... On ne peut pas le jeter à l'eau...

Un grognement de mauvaise humeur, puis:

— Quoi!... Vous vous dégonflez? Alors, ce n'était pas la peine de se donner tant de mal, pour...

— Mais laissez-moi donc parler!... Si on le jette dans la Marne, il sera nécessaire de lui attacher un poids aux pieds, sans compter qu'il faudra le ligoter...

— Ben oui... Et alors?

— Alors?... On comprendra tout de suite que c'est un crime. Tandis que, moi, je préfère simuler un suicide pour tout arranger...

— Qu'est-ce que vous proposez?

— J'ai apporté une corde dans la voiture... Nous allons transporter notre bonhomme jusqu'au bois voisin et l'accrocherons à un arbre...

Un court silence, et le premier acquiesça. Ils pénétrèrent dans la maison. De nouveau, la lumière jaillit.

Lacelles put voir que l'homme à casquette était affublé d'une barbe et vêtu d'une combinaison de mécano de garage. Mais il ne se cantonna guère dans des considérations à ce sujet, car un fait nouveau, surprenant, s'était produit...

Le fauteuil dans lequel l'homme endormi avait été laissé se trouvait vide!...

Lacelles se mordit fortement les lèvres pour ne pas se laisser aller au fou rire qui l'avait gagné, en voyant la déconvenue et la fureur des deux complices. C'était une querelle formidable à n'en pas dou-

ter. Les gestes véhéments, les expressions haineuses, tout le laissait deviner.

Il prit une brusque résolution. Puisque le cambriolage qu'il avait projeté pour cette nuit était fortement compromis par ces événements, il saurait, au moins, quelque chose sur l'étrange affaire dont il venait de voir se dérouler un épisode sous ses yeux.

Se laissant glisser à bas de son arbre, en prenant soin de descendre du côté opposé à celui qui faisait face au château, il décida de s'embusquer pour suivre les deux coquins dès qu'ils quitteraient la place.

Ceux-ci apparurent. L'homme à casquette grommelait:

— Inutile de chercher... Le parc est grand... Dites plutôt que vous avez tout bousillé... Ah! je vous fais mes compliments!...

— Je n'y comprends rien... murmura l'autre. Mais ne vous en faites pas... Au fond, il n'est pas plus avancé... Il ne peut rien... J'ai les papiers et...

— Vous avez les papiers... C'est vous qui le dites!... Je n'en ai encore vu aucune preuve...

L'autre ricana et ajouta entre ses dents:

— C'est donnant, donnant... Quand j'aurai l'argent, vous aurez les...

Ils se turent et s'arrêtèrent, l'oreille aux aguets.

C'était Lacelles qui avait fait craquer une branche derrière eux. Le silence se fit et, rassurés, ils reprirent leur chemin.

Ils franchirent une petite porte que l'homme à casquette referma avec soin derrière lui, emportant la grosse clef avec assurance. Lacelles se trouva barré, à l'intérieur du parc. Mais d'un bond adroit il escalada le mur, à temps pour voir les deux complices s'installer dans une grosse limousine à une centaine de mètres plus loin, dans un chemin de traverse.

Il nota soigneusement le numéro de la plaque arrière, éclairée par une forte lanterne électrique et, aussitôt, eut un mouvement de stupéfaction. Ce numéro, il le connaissait...

Il agit avec une extrême rapidité.

Ressautant immédiatement dans le parc, il courut vers l'endroit où il devait passer pour retrouver le petit bois et sa propre voiture.

Lacelles savait qu'il lui fallait lutter de vitesse avec les aiguilles de sa montre s'il voulait réussir. Il fut à son volant dans un temps minimum et aussitôt fonça vers Paris.

Si son auto était très légèrement carrossée, elle possédait un moteur remarquablement agencé, avec compresseurs, de sorte qu'il pouvait se mesurer avantageusement avec des voitures à l'apparence plus puissante.

Bientôt apparut sur la route, devant lui, l'arrière de la limousine mystérieuse. Lacelles se contenta de la suivre sans la dépasser. Et au premier embranchement, il bifurqua pour prendre une voie d'intérêt départemental qui lui permettrait d'atteindre la capitale nettement avant les autres. Il franchit Champigny et Joinville et parvint à Vincennes. Puis, une fois dans Paris, il fila jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée, but final de son parcours.

CHAPITRE II

L'HOMME PERDU ET RETROUVÉ

Lacelles était penché sur son moteur, capot soulevé, pour parer à toute question insidieuse de la part d'un agent de police qui l'aurait trouvé à l'arrêt à cette heure de la nuit.

Il vit arriver la grosse limousine qui stoppa devant une large porte. Il n'y avait plus qu'un seul homme à bord. Celui-ci descendit, sonna et reprit sa place au volant. Un concierge qui devait s'être hâtivement vêtu, car il était en pantalon et chemise de

nuit, ouvrit les deux battants, la voiture s'engouffra dans une cour sablée.

Peu après, Lacelles referma son capot et mit son auto en marche. Il roulait vers son propre garage, voisin de son domicile, à la porte des Ternes. Et il réfléchissait.

Le personnage qui avait fait pénétrer l'auto dans la cour de l'hôtel particulier n'était, à première vue, ni l'individu qui avait drogué son compagnon, au château, ni le mécano à combinaison bleue.

Un sourire se jouait sur les lèvres de Lacelles.

— Invraisemblable, mais vrai... murmura-t-il.

Il avait reconnu sans hésitation... le baron de Villeteuse lui-même. Où et comment avait-il été cueilli et pourquoi remplaçait-il les deux coquins repérés par Robert?

— C'était tout simplement lui-même qui s'était affublé d'une barbe postiche... songea Lacelles.

Le génial aventurier, tout en conduisant lentement, tentait de reconstituer les faits.

Il y avait beaucoup de chances pour qu'il fût dans le vrai. D'abord, l'auto dont il avait reconnu les caractéristiques et le numéro. Marque américaine, avec phares dans les ailes...

Puis l'assurance avec laquelle le faux mécano était arrivé au château, où vraisemblablement, il avait donné rendez-vous à son complice, avec mission pour ce dernier d'amener celui qui était destiné à devenir leur victime.

— Villeteuse?... Un assassin? Il doit avoir un motif bien urgent pour se laisser aller à pareille extrémité...

Qui pouvait être le complice? Les deux hommes ne se tutoyaient pas, Lacelles l'avait constaté. Connaissait-il le baron sous son aspect véritable ou était-ce à son intention que ce dernier s'était déguisé? Et pourquoi ce rendez-vous? Il eût été plus simple, moins risqué, de laisser le complice accomplir toute la besogne...

Autant de points d'interrogation...

Et qui était l'homme qui avait disparu?... Maintenant qu'il y songeait à tête reposée, Lacelles se souvenait d'un incident. A vrai dire, il n'avait pas vu boire les deux hommes. Une brise légère avait agité le feuillage en cet instant précis et la vue de la pièce s'était trouvée interceptée à ses yeux durant quelques secondes.

— Il est probable que l'inconnu avait dû trouver le moyen de duper son compagnon et qu'il aura feint le sommeil... Il était donc au courant d'une traîtrise possible!...

Tout cela s'avérait bien étrange. En résumé, le compagnon du bandit avait remarquablement joué son rôle et profité de l'obscurité pour disparaître. Mais que se serait-il passé sans l'occasion offerte par la sortie momentanée de l'homme aux épaules massives?

— Il y a une question de papiers importants détenus par l'individu en fuite... Ah! pardon... L'autre s'en était emparé... L'enveloppe... Et, chose curieuse, le pseudo-endormi l'a laissé faire...

Cette aventure était bien du genre de celles qui pouvaient passionner un homme comme Robert Lacelles.

Dès le lendemain, il avait un plan. Téléphoner chez le baron de Villeteuse pour demander la date du retour de ce dernier de Sologne. Immanquablement — supposait Lacelles — on lui dirait que le jeune homme n'avait pas quitté Paris.

Alors Lacelles s'étonnerait, demanderait à parler au baron, engagerait la conversation sur un sujet quelconque; bref, il trouverait un prétexte pour se rendre chez celui-ci. Et une fois dans la place, il saurait bien découvrir des choses intéressantes.

A peine eut-il demandé la communication qu'il s'aperçut qu'il était branché sur deux lignes à la fois. Il reconnut la voix de Villeteuse qui s'exclamait:

— Mais retirez-vous, monsieur!... Je... Allo, l'hôtel Mirador?

D'instinct, Lacelles se garda de raccrocher. Il écouta sans vergogne. Une voix lointaine répondait:

— Oui, monsieur... Vous désirez?...

— Je voudrais parler à M. Slaney... Jim Slaney... Chambre numéro 76...

— Oui, monsieur... Je vous le donne tout de suite.

Un petit silence. La voix de l'employé annonça:

— M. Slaney est sorti...

Le baron de Villeteuse retint une exclamation de dépit. Puis il raccrocha en spécifiant qu'on l'appelât dès que le personnage en question serait de retour.

Lacelles reposa le récepteur sur les crochets. Il n'éprouvait plus le besoin de communiquer avec de Villeteuse. Au lieu de cela, il chercha rapidement dans l'annuaire le numéro de l'Hôtel Mirador et le composa sur son cadran.

L'employé — qui songea que M. Slaney était très demandé — l'informa, comme il l'avait fait pour le précédent, de l'absence du personnage en question. Lacelles remercia et demanda encore:

— Mais... son ami est chez lui peut-être?

— Vous voulez parler de M. Bruce Norman?

— C'est bien ce grand monsieur qui...

— Oui, affirma l'employé. C'est lui. Mais M. Norman est absent depuis hier... Il est en voyage.

— Vous en êtes certain?

— C'est M. Slaney qui nous en a informés, monsieur.

Lacelles coupa. Il en savait assez. Se munissant d'une petite valise, il quitta son domicile. L'Hôtel Mirador enregistra l'arrivée d'un nouveau client.

Pendant ce temps, un homme allait et venait comme un fauve en cage dans la chambre n° 76.

Jim Slaney n'était nullement sorti, comme l'avait déclaré l'homme du téléphone. Mais il ne se sentait aucunement d'humeur à converser avec le baron de Villeteuse.

Après avoir ainsi arpenté la pièce durant un bon quart d'heure, il se rassit et, d'une main nerveuse,

chiffonna des papiers étalés sur la table. Il les prit, les lut et les rejeta.

Un rictus de fureur lui retroussait les lèvres.

— Il m'a eu tout du long, gronda-t-il. Mais je le retrouverai... Et je saurai bien l'obliger à en passer par où je veux... Il ne peut aller loin, il connaît à peine quelques mots de français...

Robert Lacelles avait eu la chance de trouver une chambre libre immédiatement à côté de celle de Slaney. Il était au n° 74. Quant à la porte qui était après le 76, elle représentait celle de la chambre de Bruce Norman, actuellement « en voyage »...

Lacelles s'apprêta à sortir pour opérer une petite visite à côté, mais auparavant, il eut l'idée de coller son oreille au mur pour s'assurer, par une précaution supplémentaire, qu'il n'y avait personne.

Il se redressa, le visage durci.

— Eh bien, j'allais faire une belle boulette, pour commencer!... Effectivement, il entendait aller et venir l'homme qui avait repris sa marche automatique.

Attendre... Il n'y avait rien d'autre à faire. Lacelles s'y résigna philosophiquement. Une demi-heure passa. La sonnerie du téléphone retentit chez Slaney.

Lacelles, qui avait de nouveau appliqué son oreille à la cloison, l'entendit articuler quelques brèves réponses. Puis l'homme raccrocha. L'instant d'après, sa porte claqua.

Entr'ouvrant la sienne avec précaution, Lacelles constata non sans plaisir que, cette fois, Slaney s'absentait réellement. L'ascenseur venait de descendre, emportant le locataire du n° 76.

Aussitôt, Lacelles se mit au travail.

*

A la gendarmerie d'Ozoir-la-Ferrière, le brigadier acheva de lire le rapport de son collaborateur et leva les yeux.

— Où est-il, cet individu?...

— Pour le moment, brigadier, il est toujours endormi à la ferme de la mère Fruyeux... Faut-il le transporter ici?

— Bien sûr que non... La première chose à faire était de prévenir le docteur, mon ami.

— Ben, brigadier, c'est ce que j'ai dit. On est parti chez le docteur Grollier en même temps que je m'en venais ici.

— Où a-t-on trouvé l'homme?

— J'l'ai dit dans mon rapport, brigadier, murmura candidement le gendarme... Dans le bois des Mureaux... C'est le gars Fruyeux, le petit de la fermière, qui l'a vu, étalé sur le dos, en train de dormir. Il est allé chercher sa mère, puis des voisins, on a voulu réveiller l'homme, mais bernique...

Le brigadier hocha la tête. Evidemment... Les gens avaient cru à un crime ou un accident, et, apeurés, s'étaient jetés au-devant du gendarme Tirbont pour le prévenir.

Celui-ci s'était rendu sur les lieux et avait constaté, en effet, qu'un inconnu semblait plongé dans un sommeil profond. Il l'avait secoué à plusieurs reprises, sans résultat.

Il l'avait alors fouillé et découvert la présence d'un portefeuille contenant divers papiers qu'il lui avait été impossible de déchiffrer, car ils étaient rédigés dans une langue étrangère.

Finalement, le gendarme Tirbont avait trouvé un passeport britannique sur lequel il était indiqué que Mr Bruce Norman était âgé de vingt-six ans. Là-dessus, on avait transporté le dormeur jusqu'à la ferme voisine distante de cinq cents mètres et on l'avait déposé sur un matelas, dans la grande pièce.

Le brigadier articula:

— Tirbont... Vous allez me chercher ce portefeuille ainsi que le passeport afin que...

— Mais, brigadier, je les ai... Tenez...

— Bougre de... Vous ne pouviez pas le dire plus tôt!...

Le brigadier examina les lettres, qui, en effet, étaient toutes écrites en anglais. Mais il constata également la présence d'une carte commerciale mentionnant le Mirador, à Paris.

Et ce fut ce qui lui donna l'idée de téléphoner à l'hôtel pour demander, à tout hasard, si l'on y connaissait M. Bruce Norman.

Cinq minutes après cet appel, Jim Slaney était averti chez lui de l'étrange communication provenant de la gendarmerie d'Ozoir-la-Ferrière. Une joie cruelle l'envahit. Ah! la chance tournait de nouveau en sa faveur!... Norman était retrouvé...

Le fugitif n'allait pas tarder à retomber en son pouvoir. Et cette fois, on ferait le nécessaire pour qu'il y restât!...

Le brigadier vit entrer dans son bureau l'homme qui arborait un visage animé. Jim commença par décliner son identité et donna des explications précises:

— Bruce Norman et moi, nous sommes, comme vous venez de le constater, sujets britanniques. Nous sommes venus ensemble à Paris pour y passer quelques jours de vacances. Mais — il hocha la tête d'un air faussement attristé — mon pauvre ami Norman est sujet, par moments, à des crises cérébrales...

Jim Slaney se toucha le front et précisa:

— Oh! il n'est pas méchant... Ce n'est pas de la folie dangereuse. Mais il se met à débiter des histoires abracadabrantes... Un peu de délire de persécution... Il accuse les gens de forfaits imaginaires, il est persuadé qu'on lui en veut, qu'on cherche à le tuer. Tenez, il me fuit moi-même, à ces moments-là...

— Et vous croyez que... fit le brigadier, fort impressionné.

— Ses crises débutent toujours par ce sommeil opiniâtre, affirma Slaney. Je me demande comment il est venu échouer à Ozoir-la-Ferrière... Il m'avait quitté hier soir, il était très bien... C'est d'autant plus étrange, termina Slaney, qu'il ne parle guère le français... Comment a-t-il pu se diriger jusqu'ici?...

— C'est vous qui lui servez d'interprète, sans doute?

— Parfaitement, monsieur le brigadier... En général, il ne se déplace jamais sans mon assistance, depuis que nous avons quitté l'Angleterre...

Slaney poussa un long soupir.

— Je crois que la meilleure chose à faire est de le ramener à l'hôtel, attendre la fin de cette crise et repartir tout de suite pour Londres... Je le ferai soigner très sérieusement...

Le brigadier approuva avec abondance. Slaney demanda l'autorisation de se servir du téléphone pour avertir un ami — le baron de Villeteuse — que ce cher Bruce Norman était retrouvé.

— Il va venir nous chercher dans sa voiture... spécifia Slaney d'un air confit.

Effectivement, le baron ne tarda pas à apparaître.

CHAPITRE III

REPRIS PAR L'ENNEMI

Robert Lacelles avait passé une grande heure chez Jim Slaney. Il n'avait rien trouvé de positivement intéressant et se disposait à réintégrer sa chambre. L'autre pouvait arriver d'un moment à l'autre.

Juste au moment où il s'apprêtait à sortir, la sonnerie du téléphone se fit entendre. Mû par un réflexe, il décrocha. L'employé du rez-de-chaussée fut surpris de constater qu'on répondait du n° 76, car il était sous l'impression que Jim Slaney était sorti, mais jugea sans doute que le personnage était rentré sans qu'il s'en fût aperçu et ne broncha pas.

— Allo, monsieur Slaney... On vous parle... Ne quittez pas...

Lacelles avait déguisé sa voix automatiquement. Il entendit un grésillement dans l'appareil et quelqu'un demanda:

— Vous êtes déjà rentré, monsieur Slaney?... Ici, la gendarmerie d'Ozoir-la-Ferrière... C'est le brigadier qui vous parle!...

Lacelles adopta un timbre sourd et neutre. Le brigadier poursuivit d'un ton allègre:

— Vous avez fait bigrement vite... L'auto de votre ami est fameuse! Est-ce que le malade s'est réveillé?

Avec une remarquable présence d'esprit, Lacelles répondit sans hésitation que l'homme était toujours endormi.

— Pauvre M. Norman... fit le brigadier, sans malice. Dites, monsieur Slaney, j'ai oublié de vous faire signer votre déclaration. Voulez-vous repasser le plus tôt possible? C'est une formalité nécessaire.

Lacelles promit tout ce qu'on voulut et termina la conversation. Il frémissait. Ainsi, Slaney avait sans doute retrouvé Bruce Norman.

Le gentleman cambrioleur ne cherchait pas à comprendre cette histoire de sommeil mystérieux. Il brûlait du besoin d'agir.

Il regarda sa montre. Bientôt midi. Il regagna sa chambre et réfléchit un court moment. Une pensée le martelait sans cesse. Bruce Norman courait un danger. Quoique cet homme lui fût parfaitement inconnu, il éprouvait une attirance de plus en plus précise vers lui.

Le besoin naturel de défendre quelqu'un injustement menacé. Lacelles était certain qu'une sombre machination était ourdie contre Bruce Norman. D'ailleurs, n'avait-il pas entendu le colloque entre les deux misérables, la veille, dans le parc de Villeteuse?

Ah!... Villeteuse... A propos...

Le téléphone. Un appel. Il apprit que le baron était sorti. En voiture, peut-être? Oui. Le domestique précisa.

— Pas de doute, songea Lacelles. Il a rejoint Sla-

ney quelque part. Tous deux se sont à nouveau emparés de leur victime...

Il serra les poings. Où se trouvaient-ils? Où l'avaient-ils emmenée? Lacelles s'exhorta au calme.

— J'ai encore du temps devant moi, se dit-il. Villeteuse n'avait-il pas spécifié qu'il tenait à ce qu'on crût à un suicide? S'ils l'assassinent, ce ne sera pas avant cette nuit...

Il quitta l'hôtel, déjeuna et rentra chez lui. Lacelles avait décidé de se reposer durant quelques heures afin d'être frais et dispos pour la tombée du jour.

A huit heures, il fut au volant de sa petite auto et fonça vers la sortie de Paris. Il allait refaire le trajet accompli la veille. Dans le crépuscule qui tombait, la voiture filait à toute vitesse.

***

Le gardien du château de Villeteuse s'était demandé ce que son maître était venu faire, mais en serviteur docile il n'avait pas posé la moindre question.

L'auto était arrivée vers onze heures et quart et avait pénétré dans le parc jusqu'au garage. Pendant que le baron était allé bavarder avec son domestique afin de le retenir, Jim Slaney chargeait le corps toujours inerte de Norman en travers de son épaule et le portait dans le château, en passant par une porte de service.

Peu après, Villeteuse le rejoignit. A eux deux, ils descendirent leur prisonnier dans une cave voûtée que Villeteuse verrouilla solidement. Puis ils revinrent au rez-de-chaussée.

— Votre gardien ne se doute de rien?

— Non. Il n'a pu voir le corps dans la voiture... dit Villeteuse. Et je viens de le prévenir que je séjournerai quelques jours ici, en votre compagnie...

— Très bien, ricana Slaney. Je vais rentrer de ce pas à l'hôtel Mirador et demander qu'on me fasse

ma note. Je suis censé repartir en Angleterre... De cette façon, quand nous aurons disposé de Norman de la manière que je vous ai proposée...

Malgré lui, Villeteuse frissonna. Il ne s'agissait de rien moins que de dépouiller le malheureux de tous ses vêtements et de le jeter dans une oubliette du château dont le baron connaissait l'emplacement. Norman serait, au préalable, étranglé avec un cordonnet de soie. Slaney avait réussi à convaincre son compagnon que ce plan était désormais le meilleur.

— Puisqu'on le croira rentré avec moi à Londres... Tandis que son suicide éveillerait la curiosité. Vous comprenez, monsieur de Villeteuse, que la situation s'est modifiée depuis la nuit précédente!

— Oui... Mais... les papiers, Slaney? Les papiers!

— Ah! il faudra qu'il nous dise où ils se trouvent... J'ai fouillé sa chambre, en vain. Je dois dire que je n'avais guère d'illusions.

— Et s'il refuse de parler?

— Comme il mourra tout de même, la question des papiers deviendra totalement insignifiante, à ce moment-là...

La femme du gardien, accompagnée d'une servante recrutée dans le pays, fit son apparition pour mettre en ordre les chambres à coucher, et s'enquérir si monsieur le baron allait prendre ses repas au château. Après réflexion, de Villeteuse répondit par l'affirmative. Il valait mieux éviter de se montrer dans le pays.

Evidemment, ainsi que l'avait remarqué Slaney, la situation avait été transformée depuis la tentative de fuite de Norman. Alors que, précédemment, il fallait agir aussi secrètement que possible — d'où le travestissement du baron en mécano — la tournure des événements avait, pour ainsi dire, obligé de Villeteuse à mettre la main à la pâte, de façon plus active.

Les deux domestiques reparties, ils reprirent leur conversation. Jim Slaney marmonna:

— J'ai dit que la question des papiers deviendrait

insignifiante... Naturellement, j'ai parlé pour vous. Car moi, je tiens essentiellement à les retrouver.

— Moi aussi, dit sourdement le baron. D'après les doubles que vous m'avez montrés, il est indispensable que je voie les originaux.

Dans l'après-midi, ils repartirent pour Paris. Slaney se rendit à l'hôtel afin de prendre possession de sa valise et de celle de Bruce Norman. Il régla les deux séjours et déclara ostensiblement qu'il repartait en compagnie de son ami.

L'employé était fort perplexe. Une question lui brûlait les lèvres. Finalement, il demanda au voyageur éberlué comment celui-ci était rentré peu avant déjeuner.

— Je ne vous ai pas vu arriver, je ne vous ai pas vu ressortir, non plus... Excusez-moi, mais... par où passez-vous?

Slaney dissimula sa brusque inquiétude. Certainement, quelque chose avait dû se produire qu'il ne saisissait pas. Il s'enquit avec une adresse prudente et finit par apprendre que la gendarmerie d'Ozoir-la-Ferrière avait communiqué avec lui, alors qu'il se trouvait dans sa chambre, aux environs de midi!...

Il repartit aussitôt, feignant une tranquillité complète qu'il était loin de ressentir. Le plus simple était de se rendre auprès du brigadier pour tenter de comprendre.

Le soir, quand il retrouva le baron au château, Slaney avait toujours un pli qui lui barrait le front.

— Qu'est-ce qui ne va pas? s'enquit de Villeteuse.

— Attendons que nous ayons fini de dîner... Pour le moment, conversons de choses et autres...

Le repas achevé, la femme du gardien du château fut avisée qu'on n'aurait plus besoin d'elle pour la soirée. Une fois certains qu'ils ne seraient pas dérangés, les deux complices passèrent dans le petit salon. Slaney narra en quelques mots ce qui avait dû se passer dans la matinée et ajouta:

— J'ai la nette impression que quelqu'un rôde autour de nous. Il faut redoubler de précautions...

Le baron devint blême, mais se ressaisit.

— Ce n'est peut-être qu'un rat d'hôtel, Slaney. En tout cas, personne ne peut savoir que...

Il s'interrompit en voyant l'expression de son compagnon. Celui-ci venait de mettre un doigt sur ses lèvres et de se lever. Slaney traversa vivement la pièce et s'en fut écouter à la porte. Il revint s'asseoir après un instant, avec un soupir contenu.

— Je suis un peu nerveux, avoua-t-il. Il m'avait semblé entendre un craquement dans le corridor.

— Qui voulez-vous que ce soit?... murmura le baron en haussant les épaules et en se levant à son tour.

Il s'en fut ouvrir la porte et donna de la lumière. Le couloir était vide, comme il s'y attendait. Mais son compagnon commençait à l'agacer, car rien n'est plus communicatif que la suspicion.

— Ecoutez, Slaney... Il faut en finir avec cette histoire. Et le plus vite possible... Nous allons descendre ensemble pour voir si Norman est enfin éveillé... Vous le questionnerez et lui ferez comprendre d'une manière convaincante qu'il n'a rien à espérer s'il ne nous cède pas... Nous le laisserons mourir de faim s'il le faut.

Slaney eut un sourire tortueux.

— Il n'a pas grand'chose à espérer non plus, s'il parle, fit-il.

Slaney quitta son fauteuil. Le baron l'avait déjà précédé vers la porte. Il mit la main sur la poignée, l'ouvrit... et recula avec une exclamation étranglée de terreur. Slaney, qui se trouvait derrière lui, faillit perdre l'équilibre.

Dans l'encadrement de la porte, un homme se tenait immobile, un revolver au poing, le visage masqué.

— Haut les mains!... prononça l'inconnu. Et pas un geste, ou je tire!

D'instinct, les deux complices levèrent les bras.

L'homme masqué entra et referma la porte der-

rière lui. Il regarda fixement le baron dont le visage était terreux.

— Monsieur de Villeteuse, articula-t-il, et vous, Jim Slaney, vous vous êtes emparés du dénommé Bruce Norman!... Vous allez me dire ce que vous en avez fait...

Les jambes du baron flageolaient sous lui. Qu'était-ce que cet homme qui semblait si bien le connaître, ainsi que son complice? Comment pouvait-il savoir que... Bruce Norman...

— Je compte jusqu'à cinq... fit l'inconnu, et je tirerai... aux jambes, naturellement... Comme je présume que ni l'un ni l'autre ne tenez à ce que vos faits et gestes soient ébruités, je pense que vous n'attendrez pas que les domestiques soient attirés par les coups de feu... Et j'ajouterai qu'il serait étonnant que vous aimiez recevoir, chacun, un petit morceau d'acier dans le gras du mollet, alors qu'il serait si facile de nous entendre.

— Que voulez-vous? balbutia de Villeteuse.

— Mais... j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire!... Je désire retrouver Bruce Norman. Il est sans doute dans quelque cachot?

Les deux bandits échangèrent un regard. L'inconnu gronda d'une voix menaçante:

— Attention... Je commence à compter!...

CHAPITRE IV

COURTE CAPTIVITÉ

— Arrêtez!... cria Slaney... Nous nous rendons...

Lacelles fit mine de ne pas remarquer le coup d'œil qu'il venait d'adresser à de Villeteuse.

— Conduisez-moi, ordonna-t-il. Marchez devant moi, tous les deux!

Le trio se mit en route. Lacelles connaissait admirablement l'intérieur du château et reconnut le couloir menant aux cuisines, une fois le hall franchi. C'était, du reste, par là qu'il était arrivé lui-même, après avoir adroitement forcé une porte donnant sur les communs, derrère le bâtiment d'habitation.

Pour éviter toute surprise, il allumait en passant toutes les lampes électriques, ce qui ajoutait à l'effarement du baron. On atteignit une porte dont le haut était arrondi. Slaney s'arrêta ainsi que son compagnon. L'homme masqué s'approcha, le revolver toujours au poing.

— Eh bien... Qu'attendez-vous pour descendre?

Il actionna un nouvel interrupteur. Slaney venait d'ouvrir la porte, découvrant un large escalier de pierre qui s'enfonçait en vrille. Pas à pas, les trois hommes s'engagèrent sur les marches. Une atmosphère lourde les frappa au visage quand ils atteignirent le sol, dans un couloir souterrain.

— Halte!... cria Lacelles. Mettez-vous dos à dos, les bras en l'air et joignez les mains, deux à deux...

Dans cette attitude, il était impossible aux deux hommes de l'attaquer. Lacelles, adroitement, les fouilla avec rapidité. C'était Slaney qui possédait la clef du cachot dans lequel avait été enfermé Bruce Norman. En même temps qu'il s'en emparait, Lacelles s'était rendu compte qu'aucun des hommes n'était armé, faute impardonnable, et qui coûtait actuellement cette défaite...

Cependant, Slaney conservait une lueur étrange dans le regard. Le baron de Villeteuse se demandait ce que pouvait espérer son complice. Il le vit bientôt.

L'homme masqué venait d'ordonner à Slaney d'ouvrir la porte. Il avait soin d'obliger le baron à se tenir également devant lui, sur la même ligne, pour ne pas diminuer ses possibilités de surveillance.

Le battant pivota. Il s'ouvrait à l'intérieur. On voyait un large rectangle noir par opposition au couloir qui était éclairé.

— C'est là... grommela Slaney.

— Est-ce bien sûr? dit l'homme masqué, d'un ton méfiant.

Au même moment, on entendit un gémissement sourd dans l'obscurité et Lacelles, durant une fraction de seconde, tourna la tête.

C'était l'occasion tant attendue par Slaney!...

Avec un rugissement de fauve, mettant toute sa force dans cette charge, il s'était jeté sur l'ennemi et d'une poussée formidable, venait de l'envoyer dans le cachot...

La porte fut rabattue, un tour de clé, un autre...

— Nous le tenons!... articula le bandit. Cela fera deux cadavres au lieu d'un...

Il s'essuya le front et ricana bruyamment. A travers la porte, le nouveau prisonnier menaçait de tirer si on ne lui ouvrait pas.

— Vous pouvez toujours essayer!... Personne ne vous entendra! Et nous reviendrons d'ici un bon délai... quand vous serez incapable de vous mouvoir... Amusez-vous bien!...

Ils remontèrent. Dans le salon, Slaney s'empara du carafon de whisky et versa deux larges rasades. Il but son verre avec satisfaction.

— Mais... Et s'il n'était pas seul? bredouilla le baron.

— Aucune crainte!... S'il était venu accompagné, les autres auraient surgi en même temps, voyons!...

Il se versa de nouveau à boire. Ses pommettes se colorèrent. Il semblait rempli d'optimisme.

— Ça va beaucoup mieux, déclara-t-il. Nous allons le laisser mijoter au moins vingt-quatre heures... Demain soir, nous descendrons écouter à la porte pour constater s'il est plus sage. En le laissant jeûner, il s'affaiblira, et son arme ne lui sera pas de grand secours...

....

A peine dans le cachot, Robert Lacelles, loin de se laisser aller au désespoir, avait joué une petite comédie destinée à ses agresseurs. Et quand il se

fut rendu compte que ceux-ci avaient quitté le corridor, il eut un sourire ironique, dans l'obscurité.

Car il venait d'être enfermé avec son propre assentiment. Cela faisait partie du plan audacieux qu'il avait conçu.

— Temps précieux gagné, songea-t-il. Pas eu besoin de rechercher Bruce Norman. Il est là...

Un faisceau lumineux dansa sur la muraille, se promena et finalement vint éclairer une forme humaine assise dans un coin. Bruce Norman, éveillé depuis environ une heure, clignota des yeux. La lumière s'éloigna. Une voix discrète mais bien timbrée l'interpella:

— Ne craignez rien... Je suis un ami... Je viens vous délivrer...

— *I don't understand*... (Je ne comprends pas)... balbutia péniblement le malheureux.

Alors, Lacelles, qui parlait couramment l'anglais, répéta ses paroles qui furent saluées d'une exclamation étouffée de joie et de surprise.

— Qui êtes-vous?... demanda Norman.

— Un ami... Je vous le répète... Comment vous sentez-vous? Etes-vous capable de marcher, d'agir?

— Hélas! je puis à peine me tenir sur mes jambes...

— Je m'en doutais... Aussi ai-je pris mes précautions...

Il tira une fiole plate de sa poche et l'exhiba dans le rond lumineux de sa lampe. Norman la repoussa de la main.

— Vous pouvez boire, affirma Lacelles. Elle ne contient pas de narcotique... Comme ce que vous avait donné Slaney, la nuit précédente! Tenez... regardez...

Lacelles porta le goulot à sa bouche et avala une gorgée. Il avait ôté son loup noir et Norman vit ses traits fins et séduisants. Le prisonnier ne chercha plus à comprendre et accepta la petite bouteille. Aussitôt, il sentit une ardeur bienfaisante se répandre en lui.

— C'est un tonique de mon invention, révéla son protecteur inconnu. Il agit instantanément. Très utile, comme vous vous en apercevez.

Bruce Norman tendit la main pour redemander le flacon.

— Non, fit Lacelles en riant, pas tout de suite. Vous reprendrez une nouvelle lampée dans une heure environ, et serez alors tout à fait d'attaque...

Le gentleman cambrioleur regarda sa montre, marmonna: « Onze heures... Parfait... Nous pouvons attendre... » et, avec une stupéfiante tranquillité, prit une cigarette dans son étui et l'alluma...

Puis il examina la geôle dans laquelle il se trouvait. C'était une pièce au sol en terre battue, aux murs humides. Le plafond en forme de voûte était recouvert de toiles d'araignées fort épaisses. Là-haut, hors de portée, on voyait un étroit soupirail défendu par d'énormes barreaux. Lacelles éclaira la porte et arrêta la tache ronde de clarté sur la serrure. Après une bonne minute d'observation, il marmonna en chantonnant:

— Très bien... Un jeu d'enfant...

— Vous... Vous possédez une clef?

— Quelque chose dans ce genre-là... Soyez tranquille, Norman, vous finirez la nuit dans un bon lit...

L'Anglais garda le silence. Lacelles continua de parler:

— Oui... C'est difficile à comprendre, hein... Suis-je un ami ou un complice de ces deux gredins, chargé de capter votre confiance?

Norman eut un soubresaut. Son compagnon venait de deviner sa pensée. S'il avait bu, à la suite de Lacelles, c'était parce que l'autre lui avait démontré l'absence de danger. Mais, tout de même... D'où sortait ce protecteur?... Et pourquoi s'intéressait-il à lui?

De longues minutes passèrent. Lacelles s'était tu. Il s'occupait à une besogne bien définie.

Bruce Norman remarqua la trousse d'instruments

nickelés que l'inconnu avait tirée de sa poche. Lacelles venait d'en choisir un.

— Vous seriez tout à fait gentil de tenir la lampe... murmura-t-il.

La serrure était fortement rouillée et résistait. Mais Lacelles possédait réellement trop d'expérience pour redouter un échec. Il agissait avec une dextérité et une adresse extrêmes.

On entendit un déclic sourd. Il se redressa et sourit :

— Voilà... La porte est ouverte!...

Et... et s'ils surgissent?

— Tenez... fit spontanément Lacelles en lui donnant son revolver.

Norman eut un tremblement dans la main.

— Oui — fit posément son compagnon, avec une extraordinaire prescience de ses réactions — vous pouvez me tuer et vous enfuir, si vous le voulez... Il y a six balles... Une pour moi, une pour Slaney, et une troisième pour le baron... Cela en fait trois de reste, encore!...

La main gauche de Bruce Norman se crispa sur l'épaule de Lacelles.

— Vous êtes un gentleman, dit l'homme. Et j'ai la plus entière confiance en vous désormais... Reprenez votre arme!...

Un shake-hand énergique scella cette amitié spontanée.

— Prêt, maintenant? souffla Lacelles.

— Tout à fait... Jamais je ne me suis senti aussi fort...

Ils sortirent silencieusement et montèrent l'escalier. Tout était tranquille dans la maison. Lacelles marchait en tête. Ils atteignirent les cuisines... Le corridor... Un office... Une porte...

Et enfin, le parc... Ils prirent leur course... Le mur fut escaladé. Liberté, enfin!... Bruce Norman laissa échapper un sanglot étouffé de joie, il étreignit son sauveur.

L'auto de Lacelles était exactement au même endroit.

Moins de deux heures plus tard, les deux hommes étaient assis dans le studio de Robert Lacelles, à Paris.

— Vraiment? demanda le gentleman-cambrioleur, vous ne voulez pas dormir, Norman?

— Vous ne croyez pas que j'ai eu mon compte de sommeil, depuis hier? riposta l'Anglais, en se laissant aller à un rire heureux.

CHAPITRE V

UNE PASSIONNANTE RÉVÉLATION

Lacelles acheva d'étaler sur une petite table les ressources d'un garde-manger bien compris. Pâté froid en croûte, beurre de caviar et autres choses succulentes.

— Il m'arrive d'avoir des fringales à des heures impossibles, expliqua-t-il, c'est pourquoi j'ai toujours une réserve...

Pendant que Norman faisait honneur à la table, le génial aventurier faisait sauter le bouchon d'une bouteille de champagne. Il emplit deux coupes et ma foi, s'installa en face de son hôte, dont l'appétit venait d'éveiller le sien.

Cigarettes aux volutes bleuâtres... Bien-être...

— Je vous écoute, Norman... fit tout à coup Lacelles. J'imagine que votre aventure n'est pas terminée et si je puis vous venir en aide, n'hésitez pas à compter sur moi...

— Mon cher Lacelles — Norman avait enfin appris le nom de son bienfaiteur — je ne sais toujours pas qui vous êtes, et je dois vous dire que si

vous jugez nécessaire de ne pas parler de vous, je saurai garder une discrétion entière, mais soyez certain que ma reconnaissance ne s'éteindra jamais... Et vous n'avez pas perdu votre temps, en vous précipitant avec tellement de spontanéité généreuse à mon secours...

Il tira une nouvelle bouffée de sa cigarette.

— L'histoire, dit-il, commence comme un conte... « Il était une fois... » Elle remonte à vingt-cinq ans... A cette époque, le baron Emile de Villeteuse...

— Un parent de Jean de Villeteuse?

— Son propre père... Emile de Villeteuse donc fut envoyé par son père à Londres, pour enrichir ses connaissances... Il apprit l'anglais et il apprit aussi à aimer...

« Il eut une liaison avec une petite étudiante d'excellente famille mais très pauvre, et l'épousa secrètement. Il était profondément épris de cette jeune fille, il était décidé à la ramener en France et pour que le mariage fût valable en France, il avait même pris la précaution de le faire inscrire à l'ambassade, en accomplissant toutes les formalités nécessaires.

« Peu après, il la quitta pour rentrer à Paris. C'était la guerre! La grande guerre de 1914-18...

— Et il mourut? demanda Lacelles.

— Non... Ce fut elle qui mourut, articula sombrement Bruce Norman. Elle paya de sa vie la naissance d'un petit garçon... Ceci, le baron ne le sut jamais...

— Quoi? Il ignora qu'il était père?

— Oui. La famille de Villeteuse qui n'avait jamais accepté l'alliance se livra à toutes sortes de machinations pour empêcher que le baron ne sût quelque chose. L'enfant fut confié à des gens, moyennant finances, et il grandit sans rien connaître de ses droits.

Lacelles ne perdait pas une parole. Il devinait...

— Pendant ce temps, le baron se battait avec bravoure. Il eut un chagrin immense de la disparition de sa femme... Puis à la fin de la guerre, il rencontra une autre jeune fille... L'éternelle histoire. Il

l'épousa. Un fils naquit également de cette union...

— Jean de Villeteuse!... Le baron actuel...

— Oui, dit sobrement l'Anglais. C'est bien lui... Vous savez peut-être qu'il a hérité de tous les biens paternels il y a deux ans, à la suite de l'accident d'automobile qui faucha son père et sa mère.

— Je me souviens vaguement... Les journaux en ont parlé...

— Mais, reprit Bruce Norman, avec de l'amertume dans la voix, il y avait quelque part, en Angleterre, le véritable héritier!... Le premier fils... Chez nous — Norman serra les poings — c'est l'aîné qui a droit à tout... Admettons qu'il n'en soit pas de même en France... Il faut tout de même partager, n'est-ce pas?

— Indubitablement... souligna Lacelles. Et... vous êtes venu faire valoir vos droits?

Bruce Norman se figea, puis se détendit.

— Diable d'homme!... s'exclama-t-il. Vous devinez toujours avant qu'on ait mis les points sur les i. Oui, je suis le fils aîné du baron. Je ne l'aurais jamais su, sans la confesse *in-extremis* du vieux docteur qui m'aida à venir au monde et qui, avant de trépasser, m'a fait venir chez lui, m'a confié des documents irréfutables établissant la légitimité de ma naissance...

Lacelles versa de nouveau le breuvage pétillant dans les coupes.

— Je vais vous dire, maintenant — reprit Bruce Norman — le rôle que joue Slaney... Ah le misérable!...

« Slaney était — ou du moins, je le croyais — mon meilleur ami. En réalité, il a toujours été faux et hypocrite, je m'en rends compte. Lorsque je lui fis part de ce que je venais d'apprendre, il me proposa immédiatement de m'accompagner en France pour me servir d'interprète auprès des autorités de justice qui allaient avoir à rendre une décision dans l'affaire que j'entendais mettre au point,

Robert Lacelles murmura avec un sourire mordant :

— Et la première chose qu'il fit fut d'aller s'entendre avec Jean de Villeteuse pour vous voler vos documents!...

— Oui... Mais pouvais-je m'en douter?

— Ils avaient même décidé de vous faire disparaître!... Ils ne reculaient pas devant un crime...

— C'est que la fortune des de Villeteuse est immense, expliqua l'Anglais. Il y a des millions et des millions...

— Que s'était-il passé le soir de votre visite au château?

Norman s'humecta les lèvres.

— Slaney m'avait déclaré qu'une entrevue avec Jean de Villeteuse était indispensable... Peut-être — disait-il — éviterais-je un procès? Ceci me paraissait très naturel, mais je commençai à trouver plus étrange l'heure du rendez-vous et l'endroit... Pourquoi si tard? Et pourquoi le château de Villeteuse au lieu de l'hôtel particulier à Paris?

— Très logique, cette défiance...

— Aussi, au lieu de me munir des documents originaux, je ne pris que les copies que j'avais fait établir à Londres, avant mon départ. Ma suspicion devenait de plus en plus grande, au fur et à mesure que j'étudiais la façon d'être de Slaney.

« A un moment, même, j'eus la tentation de refuser net de me rendre là-bas. Puis je songeai qu'il valait mieux me rendre compte et j'accompagnai Jim.

— Mais votre disparition, Norman? Comment aviez-vous pu...

— Vous avez vu Slaney verser le contenu de sa petite fiole, n'est-ce pas? Moi aussi, Lacelles... Et en un éclair, je fus fixé. Alors, je décidai de jouer la comédie. Je ferais semblant de prendre le vin drogué, je feindrais le sommeil pour m'éveiller par surprise et fuir avant qu'il ne fût trop tard...

« J'avais donc gardé le liquide dans ma bouche,

par un effort de volonté. Notez que je profitai de l'obscurité pour le recracher et disparaître, mais s'il m'avait fallu agir autrement, j'aurais trouvé le moyen de m'en débarrasser...

Lacelles l'interrompit doucement.

— Vous n'aviez pas calculé que vous en avaleriez un peu, malgré tout et que la drogue produirait tout de même son effet!

— Exact, s'écria Norman. Quand je parvins à sortir du parc — je ne sais comment je trouvai la porte, par exemple! — je courus droit devant moi... Puis la tête me devint pesante, je décidai de m'allonger dans un buisson pour me reposer...

— Et vous avez dormi près de dix-huit heures d'affilée!...

Lacelles désigna une pendulette sur la cheminée.

— Si vous voulez prendre un peu de repos, maintenant, Norman... Il est cinq heures du matin, et nous aurons à faire, avant neuf heures...

⁂

Bruce Norman et Lacelles ressortirent de l'étude du notaire. Ils venaient d'avoir une longue conversation avec l'officier ministériel. Les papiers — que l'Anglais avait déposés dans un coffre, en une banque — étaient convaincants.

— Il n'y a plus aucun danger, déclara Lacelles. Le notaire va se livrer aux formalités... Mais vous avez un petit compte à régler avec le baron et Slaney...

— Non, Lacelles — fit Norman en lui posant la main sur le bras — ne remuons pas cette boue... Il me suffit de savoir que je triompherai légalement.

Ils s'installèrent dans l'auto de Robert.

— J'ai encore un service à vous demander, fit Norman.

— Cent services, mille services!... proclama Lacelles.

— Vous allez me faire une promesse absolue...

Si, si, j'y tiens... Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas?... Eh bien, vous promettez d'accepter le chèque que je vous signerai dès que j'aurai obtenu ma part dans la fortune des de Villeteuse...

Un gamin traversa la rue en courant tenant sous son bras un paquet de journaux fraîchement imprimés. Il passa devant la voiture au moment où Lacelles s'apprêtait à répondre.

— Psst!... Petit... appela le conducteur.

Un titre en lettres grasses barrait la première page et le gentleman-cambrioleur avait élargi les yeux en déchiffrant un nom...

Bruce Norman se pencha vers lui, le doigt pointé sur la feuille :

— Oh!... Villeteuse!... Qu'est-ce que c'est?

D'une voix sourde, Lacelles traduisit lentement :

« Mystérieux suicide au château de Villeteuse, ce matin. Le jeune baron s'est donné la mort. »

Un peu plus bas, il y avait en sous-titre :

« Un sujet angais du nom de Jim Slaney est gardé à la disposition de la justice... »

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

L'ombre de l'échafaud

Roman policier inédit

par JACQUES CHAMBON

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 2-12-38

Tous les **Mercredis** demandez
à votre marchand habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

DU DRAME
DU MYSTÈRE
DE L'ANGOISSE

— De l'intérêt POUR TOUS —
Pouvant être mis entre toutes les mains

— LE ROMAN COMPLET —
sous couverture en 4 couleurs **0.50**

J. Ferenczi et Fils - Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, 9
PARIS 14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
(Made in France)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)